

JCC : DES ÉTOILES ET DES SOLEILS

Le rideau est tombé sur l'écran de la 25e session des JCC et dernière édition biennale sur des étoiles et des soleils des cinémas arabe et africain. Les membres des jurys sont rois et nous seulement d'humbles spectateurs. C'est eux qui décident de l'attribution des prix et, nous, nous n'avons qu'à dire «amine» même si les palmarès nous laissent un goût d'amertume et de subjectivité dans la bouche. Subjectivité lorsqu'on voit qui composent les membres des jurys. Il n'y a pas d'équilibre dans la représentativité donc il ne peut pas avoir d'équilibre dans l'attribution des prix. Maintenant, les jeux sont faits. Voici les palmarès très arabo-arabes -signalons au passage que certains prix ont disparu de la liste comme les seconds rôles et les prix dits techniques-

LONGS MÉTRAGES :
 Tanit d'or : «Omar» de Hany Abou Assaad (Palestine)
 Prix spécial du jury : «Des étoiles» de Dyan-na Gaye (Sénégal)
 Tanit d'argent : «C'est eux les chiens» de Hicham Lasri (Maroc)
 Tanit de bronze : «Before snowfall» de Hisham Zaman (Irak)
 Meilleur scénario : Hany Abou Assaad
 Meilleur acteur : Khalil Benaïssa («L'Oranais», Algérie)
 Meilleure actrice : Suzan Ilir («Before snowfall», Irak)

COURTS MÉTRAGE :
 Tanit d'or : «Pot de colle» de Kaouther Ben Hania (Tunisie)
 Tanit d'argent : «Madama Esther» de Luck Razanaïona (Madagascar)
 Tanit de bronze : «Les jours d'avant» de Karim Moussaoui (Algérie)
Prix du public : «Omar»
Tanit du jury jeunes : «Omar»
PRIX DOCUMENTAIRE :
 Tanit d'or : «The wanted 18» de Amer Shomali, Paul Cowan (Canada/Palestine)

Tanit d'argent : «Examens d'Etat» de Dieudo Hamadi (RD Congo)
 Tanit de bronze : «El gort» de Hamza Ouni (Tunisie)
 Mention spéciale : «Nelson Mandela et moi» de Khalo Matabane (Afrique du Sud)
COURTS MÉTRAGES NATIONAUX :
 Le 1er prix du CNCI : «Pousses de printemps» d'Intissar Belaid
 Le 2e prix du CNCI : «Abderrahman» d'Elias Sfaxi
 Prix TV5Monde : «Boubarnous» de Badi Chouka

TAKMIL :
 Prix CNC : «In the last days of the city» de Tamer El Said (Egypte)
 Prix OIF : «The revolution won't be televised» de Rama Thiaw (Sénégal)
 Prix EUNIC : «El medestansi» de Hamza Ouni (Tunisie)
 Prix ALECSO : «Jellyfish» de Khaled Abdelwahed (Syrie)
 Prix AFAC : «Little eagles» de Mohamed Rashad (Egypte)
 Prix Commune image : Counterbalance

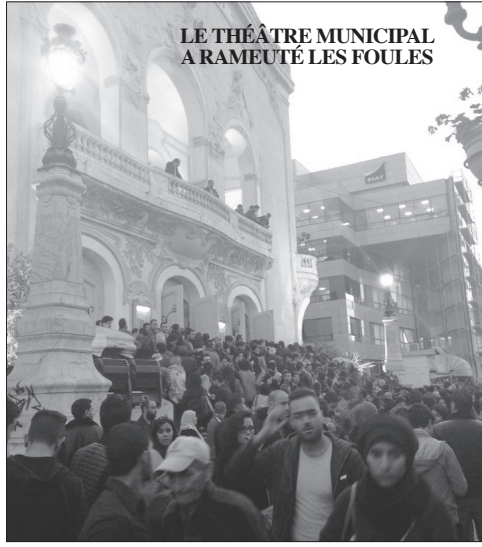
de Selim Mourad (Liban)
 Prix Propaganda Production : «La fille du 8 janvier» de Marouane Meddeb (Tunisie)
PRIX PARALLÈLES :
 Prix UGTT : Yacine Meliani (technicien son de «Bastardo»)
 TV5Monde : «Bastardo» de Nejib Belkhadri
 Prix FIPRESCI : «Before snowfall»

Z. H.

Le Tunisien, cet «homo festivalis» !

ADEL LAHMAR

Avoir les bousculades devant plusieurs salles de cinéma qui ont abrité les JCC 2014, on ne peut être que béatement heureux de cet amour fou pour le cinéma qui, pendant une semaine, a pris les Tunisiens. Mais revenez une semaine après à ces mêmes salles et vous les trouverez, comme elles l'étaient avant les JCC, tristement vides ou presque.



LE THÉÂTRE MUNICIPAL A RAMEUTÉ LES FOULES

Mais quel est donc le miracle produit sur les Tunisiens pour ce festival pour qu'ils se transforment subitement en cinéphiles avertis ou, du moins, en spectateurs curieux du cinéma qui se fait dans leur pays, en Afrique et dans le Monde arabe ?

A vrai dire, et au risque de vous décevoir, il n'y a point de miracle ! Il n'y a que des explications plutôt objectives à ce phénomène de «ruée vers le cinéma», fût-elle temporaire.

La première explication est venue de ma collègue Zouhour Harbaoui, et elle est d'ordre économique : les prix des billets aux JCC sont nettement moins chers que ceux pratiqués en temps normal, d'où l'affluence exceptionnelle, des jeunes surtout, que connaissent les salles de cinéma pendant le festival.

Oui, c'est en partie vrai, mais ce n'est que la partie apparente de l'iceberg. Car il y a également, entre autres explications, celle de la diffusion défective des cinémas arabe et africain en Tunisie (et ailleurs que dans notre pays) et qui fait que les JCC constituent la rare occasion qui se présente tous les deux ans aux cinéphiles tunisiens pour prospecter ce qui se fait en Afrique et dans le Monde arabe en matière de création cinématographique.

Malheureusement, la défaillance du circuit commercial de distribution n'est pas palliée par d'autres réseaux moins commerciaux ou pas commerciaux du tout. Les «semaines des films» se font de plus en plus rares dans notre vie culturelle, et surtout les «semaines» des pays arabes et africains. La «diplomatie culturelle», qui a suivi les premières années de l'indépendance de ces pays, semble s'essouffler aujourd'hui, au détriment, bien sûr, de la diffusion de leur culture, dont le cinéma constitue, à notre avis, le fer de lance.

Une autre explication de cet engouement subit pour le septième art lors des JCC peut

trouver également son origine dans le «comportement de consommation» du Tunisien lorsqu'il s'agit de culture. Dans ce domaine particulièrement, les Tunisiens semblent avoir un penchant spécial pour l'occasionnel ou l'événementiel, au détriment d'un «comportement de consommation» stable et régulier.

Ils ne fréquentent pas régulièrement les salles de cinéma, mais ils remplissent ces salles dès que les JCC démarrent. On les voit peu dans les librairies, mais ils se transforment en fébriles consommateurs du livre à l'occasion de la Foire internationale du livre de Tunis. Idem pour les Journées théâtrales de Carthage où l'on «découvre», à chaque session, que le théâtre a encore un public, mais un public qui, en temps normal, déserte les salles de théâtre, s'il ne s'agit pas de «one-man-show», bien sûr.

Le Tunisien serait-il un «homo festivalis». Et faudrait-il donc ponctuer la saison culturelle par des événements et des festivals non-stop pour qu'il vienne plus souvent à la culture ? Ce n'est qu'une hypothèse, et elle reste à vérifier. A vous de jouer, Mesdames et Messieurs les chercheurs !

«OMAR» DE HANY ABOU ASSAAD

...Une même cause, tout comme l'Algérien «Ali la Pointe»

Le réalisateur palestinien Hany Abou Assaad n'en est pas à sa première présence parmi nous, ayant déjà participé aux JCC avec son film «Paradise Now». Pour son deuxième film présenté à cette joute, «Omar», le réalisateur palestinien a tenu à ouvrir une fenêtre sur une part de la vie des Palestiniens sous l'occupation sioniste, ce qu'ils endurent comme oppression physique et morale et la réaction légitime d'une farouche résistance jusqu'à la libération de toute la Palestine.

Sur fond d'une histoire d'amour entre un jeune Palestinien et une jeune élève, palestinienne bien évidemment, les deux, séparés par ce mur de la honte, élevé par les sionistes dans le but d'une utopique sécurité, oubliant que la volonté d'un peuple pour sa liberté ne peut en aucun cas être brisée par tout le béton du monde, c'est le combat mené par ce groupe d'amis qui est mis en relief.



RIEN N'ARRÊTE OMAR, SURTOUT PAS LE MUR DE LA HONTE

Omar, le héros de ce film, est obligé chaque jour d'escalader ce mur, haut de quelque dix mètres, quelque part en Cisjordanie, au risque de sa vie s'il tombait de cette hauteur ou en recevant une de ces balles tirées par la soldatesque sioniste, et ce, pour rejoindre et sa bien-aimée, Nadia, et ses amis dont le frère de celle-ci, Tarak, qui est le chef de ce groupe de résistants.

Le fond de cette histoire est la lutte que mènent les trois amis et l'opération qui s'en suit visant ces soldats de la mort. Entre-temps, c'est l'image du calvaire d'un peuple dénué et désarmé, au sens propre et figuré, face à un État militariste et tyrannique.

Résister à l'amour et contre l'ennemi

Bou langer de son état, Omar est aussi membre de ces brigades qui luttent contre l'occupant sioniste, en compagnie de ses amis, habitant l'autre partie de la ville, tiraillé entre un amour «difficile» à gérer et un devoir patriotique, surtout lorsqu'il tombe entre les mains de la police militaire sioniste suite à une opération menée par le trio ayant coûté la vie à un soldat.

Le militaire chargé d'enquêter sur cette attaque lui propose un marché afin d'épargner sa bien-aimée et ne pas la mêler dans cette affaire : dénoncer ses complices, Tarak en

premier. Chose impensable pour ce Palestinien, mais qui se trouve obligé de faire quelques «concessions» afin de sauvegarder son amour. Et bien que des soupçons pèsent déjà sur lui de la part de ses compagnons de lutte, Omar n'a en réalité aucun rapport avec les informations qui filtrent et dont l'ennemi profite pour arrêter le groupe. C'est malheureusement l'autre compagnon, Amjed, qui est la source de ces informations.

Emprisonné, torturé et battu, Omar va feindre de jouer le jeu de ses bourreaux, mais juste le temps de se venger de son ennemi, l'enquêteur militaire, sans jamais trahir ni sa cause, ni ses amis, ni son pays...

C'est en fin de compte toute une panoplie de situations socio-dramatiques qui est mise à nu, traduisant cette coupure en deux, morale et matérielle de la Palestine et que seule la lutte armée arrivera à libérer.

Hany Abou Assaad est arrivé à communiquer cette tragédie par une image recherchée, intelligente et professionnelle, par des actions vives et cruelles, un reflet de la violence réellement vécue. Donnant toute la valeur dramatique, esthétique et artistique à son film dans ce sujet si épineux, film qui, rappelons-le, a reçu le prix spécial de la section «Un certain regard» au Festival de Cannes en 2013 et a été nommé pour représenter la Palestine aux Oscars du cinéma en 2014 dans la catégorie «Meilleur film en langue étrangère», le réalisateur est arrivé à mélanger la réalité, la lutte contre l'occupant et la souffrance d'un peuple, à la fiction, une histoire d'amour, un amour «indispensable» pour survivre à ces souffrances...

Ce film n'est pas sans nous rappeler l'autre grande réalisation italo-algérienne de Gillo Pontecorvo, sortie en 1966, «La bataille d'Alger», où le héros, Ali la Pointe, mène la même lutte contre l'occupant français, avec ces courses-poursuites dans les ruelles de la médina, ces actions de résistance contre l'ennemi, ces souffrances d'un peuple opprimé, la volonté farouche de ces jeunes à briser l'appareil militaire de l'ennemi, etc. Ces moments qui ont toujours passionné la jeunesse arabe qui tient à effacer toute forme d'hégémonie, de quelque partie que cela advienne, prête à lutter contre ses ennemis d'où qu'ils viennent.

Un bel exemple de résistance qui semble être le destin inéluctable du peuple arabe, tant que ces injustices ne cesseront pas, que ces régimes despotes n'auraient pas disparu, que ces guerres injustes qui lui sont imposées ne prennent pas fin ; un vœu loin d'être réalisé...

Jameleddine B. A.

«SOLEILS» DE DANI KOUYATÉ ET OLIVIER DELAHAYE

Si l'Afrique m'était contée...

Cette année, sur la vouë des JCC, il y avait des étoiles et surtout «Soleils» le film de Dani Kouyaté et Olivier Delahaye. C'est notre coup de cœur pour cette édition, et ce, pour plusieurs raisons : non seulement esthétiques mais surtout historiques.

Comment réapprendre l'Histoire du continent africain ? Comment faire comprendre à la jeunesse africaine d'aujourd'hui que ce qu'on leur apprend dans les livres d'Histoire a ses racines dans des affirmations de certains Occidentaux «colonisationnistes» ? Comment faire comprendre aux vieux d'aujourd'hui qu'ils ne doivent pas oublier leur Histoire et qu'ils ne doivent pas n'en avoir que fi ? Dani Kouyaté et Olivier Delahaye ont trouvé une sorte de solution. Ils revisitent l'Histoire du continent -toutesfois en la survolant (timing et budget du film obligent !) - à travers leur long métrage de fiction «Soleils». Une sorte de «Si Versailles m'était conté» transformée en «Si l'Afrique m'était contée».



LA PORTE SYMBOLISE UN PASSAGE À UN AUTRE ESPACE ET À UN AUTRE TEMPS

Ensuite, le griot est une construction mythique qui trouve sa source dans l'épopée de Soundjata, le récit fondateur de la culture mandingue.

Une leçon d'Histoire qui a illuminé Carthage

Et, justement, après une petite introduction de mise en place comme dans les contes et certaines narrations orales, le récit du film commence avec le personnage historique et légendaire Soundjata Keita (interprété par le comédien burkinabè Joseph Traoré), souverain mandingue, fondateur de l'Empire du Mali ayant vécu entre le 12e et le 13e siècle.

Dans «La tradition orale en question» (in Cahiers d'études africaines, 144, 1996, p. 770), Seydou Camara déclare, à propos de l'épopée de Soundjata : «Cette "épopée" aux tonalités légendaires est un mélange de souvenirs réels et de motifs de conte (...). Est-ce que le film «Soleils» est construit ainsi ? En quelque sorte oui, car le long métrage est une sorte d'épopée, de long poème épique moderne, où le personnage de Dokamisa (joué par l'actrice franco-ivoirienne Nina Melo) et dont le nom signifie la femme-buffle, une référence à Sogolon Kédjou, mère de Soundjata, part à la quête d'elle-même, puisqu'elle symbolise l'Afrique amnésique de son passé et de ses cultures ancestrale. Une Afrique qui a perdu espoir et qui ne rêve plus. Une Afrique qui a oublié les faits de grands hommes, de «soleils» tels que Tierno Bokar (Youssouf Diallo), fondateur d'une école coranique à Bandiagara, au Mali, et délivreur d'un profond message d'amour et de paix, Aboubacar Sangouélé

Lamizana (Barou Ouedraogo), général et deuxième président de la République de Haute-Volta (actuel Burkina Faso), l'homme de théâtre, écrivain et réalisateur burkinabè Jean-Pierre Guingané (Mamadou Tindano), Nelson Mandela, ou encore... Voltaire (Rufus), qui dans «Candide», et particulièrement dans la partie sur «Le nègre de Surinam», dénonce l'esclavage et l'atteinte aux droits de l'homme et à la liberté.

La déclaration des droits de l'homme avant l'heure

Mais «Soleils» n'est pas seulement une référence à l'Histoire de notre continent. Il met également en avant la charte du Mandé, des symboles, des coutumes, des proverbes, des expressions et des mots purement africains subsahariens.

Des extraits de la charte du Mandé coupent le film comme pour annoncer une nouvelle scène ou pour appuyer l'action. Elaborée par Soundjata au 13e siècle, la charte du Mandé est, pour certains, une déclaration des droits de l'homme avant l'heure ; l'heure américaine et l'heure française, bien sûr.

Du côté des symboles, le plus fort, à notre avis, est celui de la gemellité. Dokamissa attend et met au monde des jumeaux : un garçon et une fille, qui symbolisent l'homme et la femme du futur africain. On n'aurait pas été étonné de les voir appeler Adama et Awa. Les jumeaux sont également présents dans les mythes de création dans les mythologies africaines. Mais ce symbole gemellaire est aussi un signe de bénédiction, surtout en Afrique de l'Ouest et Centrale.

Les coutumes sont présentes notamment à travers la parenté à la plaisanterie, «une pratique sociale typiquement ouest-africaine, qui autorise des membres d'une même famille ou des membres de certaines ethnies entre elles, à se moquer ou s'insulter, et ce sans conséquences ; ces affrontements verbaux étant en réalité des moyens de dé- crisipation sociale», car, comme il est dit dans le film, «la méfiance n'a jamais rapproché les gens».

«Soleils» encourage les jeunes à suivre une voie, celle de l'Afrique et à ne pas se disperser, car «le chien peut avoir quatre pattes, il ne peut emprunter deux chemins à la fois», mais également à ne pas désespérer d'un si long chemin, d'un «à long walk to freedom» comme le chante Barbara Heindricks, car même si «mensonge est mieux que vérité» pour beaucoup, il n'est resté pas moins que «la route est plus belle que la destination»...

Zouhour HARBAOUI

«L'ORANAIS» DE LYÈS SALEM

Un regard politique



L'ALGÉRIE NE S'EST PAS ENCORE REMISE DE SA COLONISATION

Le film algérien du réalisateur Lyès Salem a fait sensation au cours des JCC 2014. Le thème de cette production algérienne est relatif aux premières années euphoriques de l'indépendance en Algérie, où deux amis, Jaâfar et Hamid, ambitionnent d'avoir une vie paisible et prospère dans un pays libre et indépendant. Mais ce duo fut séparé par une trahison.

D'après «Premières», «c'est une chronologie narrative déloguée, une amitié trahie, un bien méritoire volenté d'embrasser le destin de tout un pays : Lyès Salem passe sur cette fresque ambitieuse un souffle épique incontestable. Mais quand il évoque les turbulences et les ambiguïtés de l'indépendance algérienne (évoquant joliment stylisées lors d'une représentation théâtrale), ou encore lorsque le réalisateur convertit ses moyens modestes en élans lyriques, le film s'affaiblit d'une certaine marque d'incarnation et d'une narration trop généreuse vivant parfois à la dispersion».

Selon «Le Parisien», «L'Oranais est une œuvre aussi importante que politiquement in-

correcte... Les volcans ont un goût de cendre et le réalisateur, au prime d'un vrai spectacle de cinéma, d'une mise en scène travaillée et aboutie, livre un film qui ne conviendra pas aux grilles formatées de l'histoire. Les acteurs sont bien dirigés. Parmi eux, à l'actrice Sabrina Ouazani, a été désarmante de naturel, de beauté et de talent».

Pour «Télérama», «le réalisateur brasse tous ces thèmes avec un sens du détail impressionnant, filmant ses héros masculins avec pudeur et grandeur, comme le légendaire réalisateur italien Ettore Scola dans le film Nous nous sommes tant aimés».

Enfin, d'après «Libération», «si l'Oranais pêche par un classicisme parfois convenu et une dramaturgie sans grande innovation, il n'en est pas moins admirable, peut-être même salutaire. Certes, le scénario marque parfois de rigueur, mais la mise en scène est portée par un souffle épique».

KARRAY Bradai

Sélection de la semaine

EL WATANIA 1 :
 Programme non communiqué

HANNIBAL TV :
 Programme non communiqué

EL WATANIA 2 :
 Lundi : 19.35 : «Tawqâ el yasmine»
 Mardi : 20.15 : «Choufli hal» saison 3
 Mercredi : 22.40 : «Mahwar el adé-lâ», feuilleton
 Jeudi : 18.00 : «El asfâw», feuilleton
 Vendredi : 14.05 : «Hiwar el thaniya»

TF1 :
 Lundi : 15.15 : «La belle de Noël», téléfilm
 Mardi : 20.55 : «Mentalists», série
 Mercredi : 20.55 : «Esprits criminels», série
 Jeudi : 20.55 : «Léo Mattei, brigade des mineurs», série
 Vendredi : 15.15 : «Une danse pour Noël», téléfilm

FRANCE 2 :
 Lundi : 20.45 : «French connection», doc.
 Mardi : 20.45 : «Rumeurs», téléfilm
 Mercredi : 20.45 : «Le grand tour», mag.
 Jeudi : 20.45 : «Le jour d'après», film
 Vendredi : 20.45 : «Thalassa», mag.

FRANCE 3 :
 Lundi : 20.45 : «L'ombre d'un doute», mag.
 Mardi : 20.45 : «Un village fran-

çais», feuilleton
 Mercredi : 20.45 : «Des racines et des ailes», mag.
 Jeudi : 20.45 : «L'ivresse du pouvoir», film
 Vendredi : 13.50 : «Un cas pour deux», mag.

M6 :
 Lundi : 20.50 : «The last ship», série
 Mardi : 13.45 : «Un cœur pour Noël», téléfilm
 Mercredi : 13.45 : «L'ange de Noël», téléfilm

Judi : 15.35 : «Les murmures de Noël», téléfilm
 Vendredi : 20.50 : «Elementary», série

FRANCE 5 :
 Lundi : 20.40 : «Le comte de Monte-Cristo», téléfilm
 Mardi : 16.35 : «Notre part animale», doc.
 Mercredi : 15.40 : «Carnets de marches», doc.
 Jeudi : 15.40 : «Superstructures», série doc.

Vendredi : 15.40 : «Mumbai, mégapole des extrêmes», doc.

ARTE :
 Lundi : 20.50 : «Les aventures de Robin des Bois», téléfilm
 Mardi : 20.50 : «Emirates, les mirages de la puissance», doc.
 Mercredi : 20.50 : «The tree of life, l'arbre de vie», film
 Jeudi : 20.50 : «La petite Dorrit», série
 Vendredi : 20.50 : «La douce empoisonneuse», téléfilm

TV5MONDE MAGHREB/ ORIENT :
 Lundi : 16.30 : «Zaina, cavalière de l'Atlas», film
 Mardi : 16.30 : «La jeune fille et les loups», film
 Mercredi : 15.00 : «Le tour du monde des arts martiaux», doc.
 Jeudi : 16.30 : «Fortier», doc.
 Vendredi : 16.00 : «Questions pour un champion», jeu